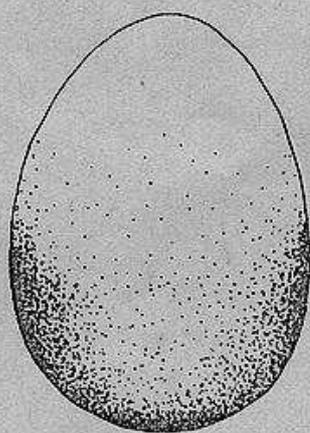


NANCY

CHARAZAC

**LE PRIX D'UN OEUF ...**

---



*Nouvelle*

SOCIÉTÉ DUNOISE  
EQUIPE « SPELEO - SOUTERRAINS » DUNOISE

## " LE PRIX D'UN OEUF " par Nancy Charazac

Les collègues qui m'ont octroyé le compte rendu de cette partie de notre expédition intitulée "Trou qui fume" ne m'ont pas imparti le morceau le plus poétique mais certes bien le plus fumant.

Ce trou, il est présent dans l'optique de l'expédition dès le premier jour. L'orée d'un bois maigre où genévriers et petits chênes dissimulent à peine la lande charentaise, faite de terre rougeâtre où affleure la pierre plate et blanche, c'est là notre premier point de chute. Le "trou qui fume" s'ouvre à cet endroit, inoffensif en somme, une dépression en forme de sente qui n'irait nulle part, une sorte de gouttière s'inclinant vers un trou de terre blanchâtre entre deux talus si peu distants qu'un camarade, assis de biais, chevauche le trou sans même paraître en faire le moindre cas. J'entends bien poser la question "C'est par là qu'on descend?" mais je n'y attache guère d'importance; et comme tel autre déclare qu'en hiver le trou exhale une buée qui lui a valu son nom, je crois bon de lancer "Toi, si tu restes au dessus, il va t'arriver la même chose qu'à la Pythie", personne ne relève, le rêve reste pour moi.

Cinquante mètres plus loin, au milieu de la clairière, un glacis donne accès à une cavité haut voûtée : fraîcheur, facilité d'accès, la spéléo par la voie royale jusqu'aux entrailles de la terre ... Pourquoi faut-il qu'on me précise, lancer de pierres à l'appui, qu'à ma gauche s'ouvre un puits dangereux et qu'à ma droite, ça ne vaut guère mieux; et pourquoi diable ressortons-nous? Quand va-t-on "faire un trou" ? pour parler comme tout le monde. Mais je suis une "deb" et je ne dois pas importuner en posant des oiseuses questions : je la boucle.

Là-dessus, palabre des grands chefs sur l'organisation des trois jours. Si je saisis bien, il est des trous plus ou moins "sales". Qu'aucun spéléo ne s'offusque, je ne suis qu'une "deb"! mais pratique! je m'imisce dans la conversation des hauts dignitaires pour prier que l'on veuille bien graduer dans l'horreur. Mes notions restent vagues et je n'ai pour référence que quelques diapositives entrevues chez un camarade, seule la couleur m'a révélé qu'un cote bleue pouvait être uniformément couverte de glaise, or je n'ai qu'une seule cote et toute la force de ma volonté est tournée vers ce but : "faire mes trois jours". Les garçons tiendront-ils compte de ma demande ou d'autres impératifs les guideront-ils, je n'en saurais rien; toujours est-il que ce sera gratte-chèvre, Saulnière et ...

Il ne m'appartient pas de couler le souvenir de ces deux premières descentes dans mon style et d'y apposer mon sceau, c'est la part de d'autres participants. Je signalerai seulement qu'en deux jours, la puissante matrice rocheuse s'est chargée, elle, de me marquer de son empreinte : j'ironise et je n'ironise pas; que dire de formes trop rondes devant s'accommoder de la "chatière" de Gratte-Chèvre ou de la "boîte aux lettres" de Saulnière et mieux encore de l'incroyable massage dû à la chevauchée d'une arrête rocheuse par une personne qui ignore depuis un demi siècle la technique de l'oppe... Trêve de ces confidences d'un niveau trop peu élevé, penseront certains. Eh bien soit! il n'y a pas que ces marques, ou plus exactement, au prix de celles-ci il en est d'autres : vision de quelques coulées de calcite d'un blanc pur, à Gratte-Chèvre, évoquant les festons des dentelles du Puy pendus aux éventaires proches des thermes dans les stations balnéaires, et à Saulnière, une fois les premières difficultés franchies, l'accès permis, le contact avec cette architecture infra-terrestre tour à tour fragile comme verre filé ou puissante comme colonnes de temple, et telle qu'aucune photo ( et j'en avais vues de belles ) ne m'en avait donné une exacte représentation; le volume, le jeu de la lumière, la multiplicité des formes et l'abondance des concrétions ne pouvant en aucune manière être fixés en quelques clichés. -Incrédule, je cueille aussi les impressions auditives, frappant ou caressant les longues tubulures calcaires qui résonnent. mais je laisse le détail des descriptions à mes coéquipiers et pour expliquer l'état d'esprit où je me trouve au matin du troisième jour, je ne donnerai qu'une notion supplémentaire : ces découvertes ont un signe distinctif dont le mécanisme m'échappe, les perceptions tant visuelles qu'auditives ne demeurent pas simples souvenirs, l'imagination ne cesse d'en faire chatoyer maints détails dans le jeu d'un regard intérieur. Est-ce dû à l'insolite, à l'impression de non-retour, à la surprise, à la parcimonie de la lumière qui ne permet d'envisager chaque beauté que tour à tour et comme partiellement, laissant à chacun le loisir de parfaire la création entrevue? Cette méditation et la fatigue des deux premières journées ont-elles créé un état second? .. j'apprendrai que l'on va faire le "trou qui fume" sans la moindre inquiétude, ne me remémorant rien de notre jour d'arrivée, ayant tout oublié, aucun souvenir de la lande, aucune vision de l'orée du bois. Je suis prête à me laisser conduire par la main vers de nouvelles merveilles ...

... un palais de cristal m'attend, et les efforts seront mesurés, on me l'a annoncé : une seule difficulté, une dalle en pente ... mais je serai encordée, j'ose rappeler " je suis une deb, et quelle deb!", le vide à droite de la dalle, m'a-t-on dit, intérieurement ça m'est égal, je n'ai jamais eu le vertige ce n'est pas aujourd'hui que ça va me prendre, d'ailleurs rien ne m'oblige à regarder - et après ce que j'ai vu hier et avant-hier ...

La randonnée en voiture pour gagner les lieux de l'exploit me donne un arrière-goût de déjà vu et quand le convoi s'arrête, je me rends à l'évidence : tiens, mais c'est celui-là le trou qui fume.

Deux autres spéléos charentais sont en mal de descente, ils sont arrivés peu avant nous et considèrent notre caravane avec quelque incrédulité : " Vous êtes tout ça à descendre ? " . Si ce n'est le désir de se réserver le trou à eux tout seuls, c'est que quelque chose dans notre équipe fait mal augurer de la bonne menée de l'expédition, je ne suis pas loin de penser que ce doit être moi, enfin passons quand je me verrai un embarras pour les autres je les attendrai là où je serai et ils me prendront au retour. Je récapitule les données - une seule difficulté, la dalle, et une suite de cavités hautes sur neuf kilomètres, une longue promenade en somme - ce n'est pas une affaire, ma confiance ne faiblit pas.

Les Charentais ont disparu dans la bouche d'ombre avec pour tout guide une fine corde rouge que tout le monde s'accorde à nommer "la nouille"; je regarde équiper le trou à échelles, je sais bien que c'est en mon honneur et l'oreille pointée en chien de chasse, j'épie le "y'en marre de la vieille" qui ne saurait manquer de fuser d'un moment à l'autre ... mais qui ne viendra pas et mon admiration va à ces jeunes qui, depuis trois jours, en deux équipes apparemment non concertées, acceptent pour coéquipier une femme de trente ans leur aînée, non pas inepte mais pour le moins inexpérimentée et non entraînée et à laquelle ils prêtent leur aide. Pour la première fois de ma vie le groupe humain a dépouillé son hostilité et semble une cellule prête à s'ouvrir, je palpe presque matériellement cette vérité et je me coule dans les ordres ou les conseils reçus bien plus pour ne pas briser le charme que pour ma sécurité. On touche le fond du trou, la dalle se passe - sur le dos, en glissant, pieds au plafond pour freiner s'il y a lieu. Quant au vide sur le côté droit de la dalle, franchement il faudrait être vicieux pour y aller voir exprès et je ne suis pas vicieuse.

Voici donc le "seul" point difficile franchi, c'est là qu'une surprise m'attend, l'une des coéquipière, avec un flair très sûr, déclare qu'elle en a assez fait pour aujourd'hui - et se fait reconduire en amont de la dalle. Comme elle a paru les jours précédents se mouvoir avec des subtilités de farfadet qui a fait du royaume des ombres, son empire, je n'en reviens pas mais je m'abstiens de tout commentaire; après tout chacun sa voie et pour moi, je m'efforce de passer où les autres ont mis les pieds et de franchir les blocs d'inégales grosseurs. Je n'en suis qu'à mesurer mes enjambées et je n'ai pas encore eu le temps de supputer ce que pourrait être neuf kilomètres d'une aussi chaotique promenade, puisque c'est bien cela : après la dalle, neuf kilomètre de marche, m'a-t-on dit ... je n'ai donc pas encore eu le temps de compter et de prévoir qu'Ursus, le "guide", se plie, se tasse, se coule, et, je ne sais par quel effet de mimétisme, je me plie, me tasse, me coule à sa suite et sans discussion dans une de ces étroitures glaiseuses dont j'ai appris à faire connaissance depuis ces trois jours, à cela près que la glaise de celle-ci paraît plus jaune, plus grasse, voire plus onctueuse que toutes celles rencontrées jusqu'ici; aucune prise, toutefois Ursus progresse avec des mouvements de reptation serpentine; je suis loin d'en faire autant, je n'ai aucune pratique du ramping et ma progression-quatre-pattes est lente, quand encore l'étréouissement du boyau, en me faisant opposition, ne me renvoie pas au sol, je peste, derrière moi protestations et rires se mêlent : " je n'ai jamais rien vu d'aussi sale " lâche l'un, " dirait-on pas qu'on entre dans une bête!" s'exclame l'autre, et certes c'est bien d'un boyau qu'il s'agit, non d'un simple passage, car l'épreuve se prolonge; un seul point rassurant : l'endroit est fréquenté, les genoux, dans l'argile, ont creusé deux ornières, il n'est plus, me semble-t-il, qu'à se mettre sur rail et pendant quelques instants je tire avantage de ce dispositif, mais les ornières se creusent, ce sont genoux d'hommes qui sont passés par là et l'argile, refoulé sur les bords, s'est moulé en croupe épaisse au centre de la voie en sorte que me voilà juchée, l'estomac collé sur cette étrave, genoux et jambes battant en vain de part et d'autre sans gagner un pouce de terrain. Les pieds d'Ursus ont disparu depuis longtemps, à mon avis; d'instinct, une main cherche à agripper la croupe glaiseuse comme si quelque crinière surmontant ce monstre d'argile allait me donner prise, mais les doigts fouissent dans la boue et le dégoût commence à s'ajouter à l'impuissance, heureusement une poussée amie, venant de l'arrière me fait passer le cap et, le terrain

prenant quelque inclinaison, je me sens filer sur cette patinoire avec une accélération qui si elle ne s'accroît pourrait mener à la délivrance, espoir vain et chimérique, j'ai vu trop tard, ai-je vu seulement, et d'ailleurs comment éviter? ... des mains et du visage, je vais toucher la flaque d'eau bourbeuse qui stagne au bas de la pente, j'éclabousse, je clapote, je barbote, je lâche un mot malsonnant, l'eau se venge touchant mes lèvres et ma langue, je crache, je rame et pour fruit de mes efforts je gagne une longueur de tête mais c'est à plein torse que je baigne dans l'eau jaunâtre, elle est froide, le ventre maintenant, la boue du fond remuée colle et happe, je proteste car je m'enlise ou du moins je le crois, nouvelle poussée arrière, je me retrouve sur l'autre bord, nouveaux efforts de reptation plus ou moins fructueux, il semble que je rejoigne une paire de bottes, Ursus sans doute qui me prêterait quelques tractions, puis m'abandonnera, probablement en a-t-il assez d'une partenaire de mon style, ... mais non, ses mains viennent vers moi maintenant, où diable a-t-il pu se retourner? les longs bras me halent et je réalise que j'arrive au bout du boyau dont Ursus est déjà sorti; nouvelle horreur : le boyau ne débouche pas au ras du sol mais à une hauteur de paroi que je ne puis apprécier et sur quel fond? je n'en sais rien, depuis un moment je n'ai plus de lumière, celle d'Ursus, telle qu'elle est orientée ne me renseigne pas, et d'ailleurs c'est d'instinct que je prie ce grand garçon que je ne connais pratiquement pas de ne pas me laisser tomber "là au fond"; compatissant peut-être, pratique sûrement, il me recevra sur ses genoux, mais, comme, pour me redresser, je vais m'accrocher à lui, c'est à son tour de protester "ah non! pas dans le cou, j'ai horreur de ça" et il me plante debout, à un bon mètre de lui; pour autant que je puisse me rendre compte je suis un poteau d'argile, lui, plus habile, si j'en crois les lueurs de sa lampe, est sorti de là le visage propre et le cou aussi sans doute, pour le reste il me paraît d'un assez joli jaune bourbeux.

Je m'écarte un peu, en proie à des problèmes qui m'affectent sensiblement : mes poches se sont emplies de glaise, je l'extrait avec les doigts faisant truelle et je m'en débarrasse contre le roc, car, le toucher me le révèle, c'est maintenant du roc - au diable la propreté du spéléo délicat qui respecte les lieux où il passe, moi je veux rallumer ma lampe de casque, mais la perte est certaine, le boîtier de piles a quitté ma poche de poitrine, les fils désenglués pendent inutilement, le boîtier doit gésir quelque part dans ce boyau infâme, me voilà bien. Ce souci et l'absence de clarté m'empêchent d'observer la naissance au monde des cavernes de chacun de mes

coéquipiers : ça, je regretterai ! chaque sortie s'accompagne de commentaires divers moitié rires, moitié grogne; l'un retrouve mon boîtier presque à l'issue du boyau, mais pour l'instant mon dispositif éclairage est hors d'usage, je ne suis pas seule à déplorer ce genre d'avarie et cela jette une ombre sur les projets pour la suite de l'expédition.

Je garde une profonde répulsion pour le boyau et je me renseigne tout de suite : " il faudra ressortir par là ? .. mais oui " me dit-on. " oh ce n'est pas possible, il faut vraiment trouver autre chose ! " - une idée que j'aurais bien dû garder pour moi - mais vraiment je ne puis me résigner à repenser toute cette boue.

Pour l'instant la promenade promise, quoique compromise, continue, "C'est à droite, camarade", je veux bien, vagues éboulis, enjambées diverses et ... haute dalle presque verticale barrant le passage, les autres escaladent à gauche "On va juste voir, on te prend au retour", je m'en veux déjà d'avoir probablement freiné la première étape et je ne m'élève pas contre cette mesure, d'ailleurs rester dans le noir m'importe peu, simplement je suis un peu mouillée - souvenir de la flaque -, bah ils n'y seront pas deux heures, ils ne vont pas faire neuf kilomètres dans l'état où ils sont et certains avec des lampes éteintes ... Mais un des plus jeunes et le plus frêle reste aussi et je ne suis pas certaine que ce soit pour partager avec moi la clarté dont il jouit encore : je ne ressens pas ce garçon comme tellement coopérant. Alors ? .. les beautés attendues sont probablement au delà de cette dalle ... il parle avec un débit un peu rapide qui ne me laissera pas le souvenir des paroles prononcées et, jeu de lumière ou observation exacte? quelque chose danse dans son regard : déception devant l'obstacle? fatigue ou même anxiété? Que vient donc chercher cet amateur de musique dans une équipée pareille ? l'emporter un jour sur cette vague crainte ? peut-être se sentir physiquement maître de la difficulté ? il n'analyse probablement pas, il se contente sans doute d'être attiré par la camaraderie, par l'inconnu aussi, pourtant il vient de cerner assez bien l'état de transition où il se trouve : "une chose, dit-il, je me passionne, j'en fais, j'en fais, et puis tout d'un coup je suis des semaines sans en faire", c'est naïvement exprimé mais c'est bien la pulsation des forces de l'adolescence qu'il vient de décrire. Et moi-même - qui commence à avoir froid - qu'est-ce que je suis venue fâcher ici, je me le demande, d'autant que je ne verrai rien du tout cette fois. Et pourtant je ne regrette pas, un lien de dépendance s'établit vis à vis du groupe et pour une fois cette dépendance ne me révolte pas. Je reconsidère aussi ( il

est bien temps ) quelques notions dont je me soucie peu habituellement : la diététique des familles et la pratiques des exercices physiques. mon impuissance, ma maladresse d'aujourd'hui, deux fruits amers à l'heure où j'aurais bien voulu passer comme les autres - Ramper, le mouvement de l'enfant qui ne marche pas encore, et pourtant je ne sais plus, je ne peux plus efficacement ramper - l'âge bien sûr, mais surtout une forme d'éducation et un mode de vie lié à cette éducation. Et comme maîtresse d'école ? Combien de fois ai-je fait ramper mes écoliers ? cet exercice m'exaspère par sa lenteur et par le nombre de resquilleurs observés ( qui par fatigue - déjà -, qui par crainte de se salir, qui par désir de devancer ses camarades en un mode de progression plus rapide ). Ainsi la leçon de gym, quand encore elle se pratique, n'atteint pas pleinement son but parce qu'elle reste factice, parce que sa fin dernière échappe le plus souvent et au maître et à l'élève. La sélection s'opère moins par l'acquisition de qualités particulières permettant des performances hors du commun que par amputations progressives de qualités communes à tous, faute de mise à l'épreuve de facultés premières et ce dans des conditions naturelles et quasi-nécessaires.

Comme les conséquences de cette considération ( si elle se trouve ne pas être fausse ) sont hors de ma portée, et comme j'ai de plus en plus froid, je me lève pour retrouver un peu de chaleur par n'importe quel exercice possible ici, mon compagnon se redresse en me voyant bouger, la lumière de son casque balaye vers le haut le lieu où nous nous trouvons, il réitérera ce mouvement de balayage car nous réalisons, l'un et l'autre, la beauté grandiose de l'endroit : le roc s'élève en deux parois presque parallèles, non pas rigoureusement verticales, mais coupées d'un encorbellement déjà haut perché, et là haut, dans l'ombre, entre les deux parois, la faille sans doute, je cherche à percer cette obscurité, dominée et comme prise par cette puissance, ainsi je n'aurai pas tout perdu, je serai venue pour quelque chose, mais combien différent du décor cristallin aperçu hier.

La même impression de toute puissante grandeur m'avait assaillie, il y a quelques années, dans l'église de St. Claude - Jura - et plus tard dans une église lombarde où la proportion des matériaux, la stérilité du décor et, dans les dimensions, une sévère harmonie montagnarde vous clouent au sol avec cette question : qui a construit ça ? et quelle type de force et de beauté les constructeurs avaient-ils en tête ?

Le couloir où nous nous trouvons pourrait faire office d'entrée de déambulateur et d'ici à imaginer des proportions de nef, il n'y a qu'un pas. Est-ce plus grand ailleurs ? Y a-t-il d'autres

salles ? Est-ce ce genre d'insatiable curiosité qui entraîne les spéléos de plus en plus loin ?

Bruit de pas et de voix derrière la dalle, les nôtres reviennent, ce n'est pas malheureux car j'ai franchement froid. Je demande à quelle hauteur peut s'élever la paroi qui nous entoure, " quinze mètres " apprécie l'un, et je vois de nouveau les lampes balayer l'aplomb rocheux pour mon plus grand plaisir mais trop bref, un autre parle de diaclase et le mot perd ses proportions étriquées de définition de livre de géographie, - notions générales, cours de seconde de mon temps - pour correspondre à son image réelle : une cassure, mais une cassure de quinze mètres, et une cassure parmi d'autres sans doute. Autour de moi on parle du retour et à nouveau j'exprime ma répulsion pour le boyau - j'aurais bien dû me taire -, il faut reconnaître que les autres ne manifestent pas un enthousiasme délirant pour la reptation dans la boue, sauf Ursus ..., celui-là déploie sous terre une incroyable activité, il a déjà parcouru deux fois le boyau ( comment peut-il ? ), a inspecté un embranchement laissé à droite à l'aller - et qui, dit-il, ne mène nulle part - nouvelles investigations de quelques-uns, escalade sur la paroi opposée au boyau - Ursus est parti par là - appel, demande de renseignements, trace de flèche à l'acétylène - mais que veut dire une flèche quand on ne sait à quel code elle fait référence - incertitude, attente, d'après ceux qui sont là-haut Ursus aurait entrepris l'escalade de la diaclase, question clarifiée : " et tu crois qu'elle, elle passera ? " évidemment "elle" c'est moi, conseil " redescends, on s'en va ", alors la réponse tombe, superbe, " ah mais dites donc les gars, moi aussi je suis venu pour faire le trou qui fume ", l'intention est évidente, il a entrepris une escalade et il la poursuit. Le solitaire a repris son quant-à-soi, les appels resteront vains, " il est déjà trop loin ", " il ne veut pas répondre ", l'attitude est diversement commentée, visiblement elle paraît inopportune. En fait, nous connaissons tous le chemin du retour et Ursus est en droit de penser que nous n'avons pas besoin de lui ... que ce chemin soit répugnant, sa présence ou son absence n'y changeront rien. Ce grand corps va-t-il escalader quinze mètres de diaclase sans aucune assurance, c'est assez incroyable, il va redescendre. Le problème sous-jacent est bien plus celui de la scission entre un individu particulièrement doué ou particulièrement téméraire et le groupe, l'originalité toujours mal ressentie parce qu'elle est à l'extrême limites des normes admises par la majorité. " De toutes façons, disent quelques-uns, il est capable de se débrouiller ". Le groupe reformé, moins Ursus, une nouvelle

tentative se fait à gauche du boyau, la progression est relativement facile et elle présente l'avantage de me réchauffer enfin, mais elle mène probablement elle aussi à la diaclyse puisque le meneur déclare : " on ne passera pas, on retourne, ça suffit comme ça ! " donc demi-tour à gauche et ça repart, le retour est singulièrement moins facile, en particulier un raidillon glaiseux que je ne franchirai que grâce à la poigne de Dominique, haletante je reste dos à la paroi rocheuse et j'entreprends de désengluier ma deuxième poche, j'y trouve enfin ce que je cherche, deux pilules vitaminées emportées comme suprême secours, entourées d'un papier plastique elles sont indemnes mais mélangées au débris d'une autre sorte de cachet plus friable, enfin le maniement entre des doigts glaiseux forme un composé qui ne relève pas de la pharmacopée officielle et dont le goût est purement affreux, pourvu encore que j'y puise la force de ne pas être la reine des empoisonneuses pendant la suite du parcours; à ma droite une autre lutte se livre contre le raidillon et lorsque Dominique guide la coéquipière contre la paroi qui me fait face, je glisse un coup d'œil, la fille est jeune et jusqu'ici elle a fait montre d'une belle résistance et d'une bonne humeur inaltérable mais cette fois elle a les larmes aux yeux et la respiration dit l'effort fourni, il n'y a vraiment plus à rire, le plus tôt on repassera le boyau sera le mieux. Dans quelques jours un garçon dira " le passage glaiseux, bah c'était facile, moi je me suis taillé une petite marche dans l'argile avec la main et après ça a passé ", il faut donc raisonner la difficulté. Mais sur le coup, garçons et filles doivent bien ressentir une certaine fatigue puisque Dominique extrait d'un sac un viatique que je ne m'attendais guère à voir là, un paquet de figues sèches : avec des délicatesses et du bout des doigts, il fait une distribution et chaque participant cueille des dents ou des lèvres la rondelle poudrée de sucre blanc, chacun évitant au maximum la glaise dont on risque de se barbouiller au moindre faux mouvement, pour moi je refuse, je vois mal le goût du sucre s'ajouter à ce que je viens d'avaller, et l'argile me sèche la bouche, je n'ai déjà que trop soif. La halte se prolonge, on fourbit ses armes, c'est dire que l'on cherche à remettre en état les lampes, je tends mon boîtier à des doigts plus experts que les miens, ceux de Thierry, j'ai deux piles neuves, merveille elles n'ont pas disparu et ne sont qu'assez peu barbouillées - mais il n'est, paraît-il, pour nettoyer l'extrémité des fils et les fiches qu'un seul moyen, dans l'état où nous sommes, les lécher, il en va de même pour débarrasser le verre des lampes de casque des derniers barbouillis,

les langues s'activent, entre deux commentaires ou deux éclats de rire, vraiment quel plaisir, sucre, argile, parfum d'acétylène ! pourquoi donc tout cela me laissera-t-il un excellent souvenir ?

Et la marche reprend, nous sommes si pressés d'en finir que les deux premiers dépassent l'ouverture du boyau, "eh les gars, c'est là !"; je me glisserai à ma place dans le train de bras et de jambes qui se forme dans l'étroit conduit et c'est moins avec résignation qu'avec reconnaissance, car enfin c'est le seul chemin qui mène à la sortie. Derrière moi, quelqu'un a dit " ah ce serpent, on va l'affronter ! ", ainsi le boyau n'est plus conçu comme les entrailles d'une bête mais comme la bête elle même, la mythologie de la caverne prend corps, et le désir de vaincre se fait jour.

Le contact est moins affreux que je ne l'imaginai, d'abord on est en pays de connaissance, d'autre part mes mouvements sont moins désordonnés qu'à l'aller, et l'aide "tracter-pousser" s'est organisée, le coéquipier de devant a proposé ses bottes comme mode d'attelage, celui de derrière s'est emparé de mes pieds, je suis littéralement convoyée, je comprends vite que je peux sensiblement aider à l'affaire, j'énumère : jambe droite, bras gauche, jambe gauche, bras droit, c'est une véritable rééducation du ramping, les conseils soutiennent l'effort "sur-tout , ne laisse pas ton corps coller sur le sol" et à deux ou trois chutes près, ça pourra aller. La glaise remuée par tant de bras et de jambes happe plus que jamais et l'une de mes bottes va y rester, ça je ne puis l'admettre, poussée arrière, tortillement de la jambe et du pied, je réintègre ma carapace; je reconnais au passage la flaque et si je ne puis totalement l'éviter du moins je n'y barbote pas aussi complètement qu'à l'aller; l'issue du boyau apparaît assez rapidement, mais cette fois j'ai définitivement perdu le boîtier de piles, tant pis, ça prouve que ce système d'éclairage n'est pas fameux.

Sans trop de peine je regagne le bas de la dalle en pente, je sais maintenant la sortie toute proche, des mirages de repos commencent à m'assaillir : sans doute en parlant très gentiment à ces garçons les amènerai-je à se ranger à ma proposition, je vais rester là, j'ai trouvé une pierre où je suis confortablement assise, dans un moment, quand j'aurai récupéré la forme, je pourrai gagner la sortie, qu'ils me devancent, je vois quelques sourires, on me dit qu'il n'en est pas question, il faut passer la dalle, ... la dalle est gluante et il faut la remonter, je me jette à nouveau à quatre pattes pour ne pas les contrarier mais vraiment on n'a pas idée ! - mon attitude me paraît bien quelque peu critiquable et me renvoie à des notions de sécurité

en montagne acquises jadis, mais je n'arrive pas à chasser ce désir de repos - une main guide mon pied dans une prise, il faut avancer et si je ne sais pas profiter d'un conseil - caler le dos au plafond pour s'aider dans la progression - du moins j'avance et je reprends courage, mais la dalle passée, inutile de m'en demander davantage, j'attendrai là : le mirage revient avec une puissance d'entêtement incroyable.

Tandis que je peine, une voix nous parvient de l'arrière, c'est Ursus, il demande le passage; ceux qui sont derrière moi font répéter, demandes, réponses - il ressort de cet échange qu'il a bien remonté les quinze mètres de diaclase, qu'il ne voit pas comment rejoindre la dalle et qu'il ne peut redescendre; commentaires divers, manque d'enthousiasme, le solitaire fait appel au clan qu'il a abandonné tout à l'heure et le clan se fait tirer l'oreille, réaction primitive, finalement Daniel se détache du groupe, retourne en arrière pour guider le camarade en difficulté, l'humain dans ce qu'il a de civilisé l'emporte donc. Toujours guidée, j'ai gagné l'autre extrémité de la dalle et je redonne à exposer mes théories fumeuses : " vous allez continuer, vous m'enverrez un paquet de chandails et je me changerai " (secrètement je rêve d'une tasse de café), je vois les sourires s'élargir, les garçons discutent le moyen de me remonter sans effort de ma part, le dispositif m'intéresse mais ne paraît pas près de fonctionner, alors brusquement la réaction se fait, ( je suis tout bonnement une enquiquineuse, à mon humble avis ) et j'empoigne l'échelle et je monte ... " tu montes trop vite " crie celui qui de là-haut doit m'assurer et de fait je vois la corde pendre molle auprès de moi, mais je n'en ai cure, une rage d'en sortir me possède, et d'ailleurs, au fur et à mesure des progressions je m'assure en crantant sur l'échelle le mousqueton de la sangle qu'ils m'ont passé autour de la taille, je suis décidément moins rouillée que je ne pensais, et mes pieds trouvent les échelons sans trop de difficulté; en haut de l'échelle les mains se font secourables et je n'aurai plus que quelques efforts à faire pour sortir du trou, mais la fatigue me domine et des notions de vieille légende : un faux pas, un mouvement maladroit ne vont-ils pas me replonger au sombre pays, j'agrippe avec peine le tronc d'un petit chêne à l'orée du trou, d'autres mains finissent de me hisser, celles des filles.

Malgré la glaise, Véronique déboucle sangle et ceinture, descend la fermeture éclair de la cote, je suis étendue sur le dos tout près du trou, je prends une longue inspiration et j'aperçois, entre deux fûts grêles et par dessus le maigre feuillage, le ciel bleu qui palpète, lumière de vie, envie de rire, besoin de boire, je me redresse, l'eau est tiède dans les jerrycans, peu importe

je bois, l'animal boit avec délectation l'eau écoeurante de tièdeur et contre laquelle je n'échangerai pas le vittel-menthe d'une terrasse de café .. Pourquoi ?

Les Charentais sont ressortis avant nous, je m'étonne de ne jamais les avoir rencontrés, ils ont pourtant utilisé eux aussi le boyau, me dit-on, ... ils ont pu couvrir un parcours beaucoup plus important, allant jusqu'au niveau de l'eau, peu de renseignements, pas de forfanteries, les communications sont brèves, extrêmement simples, chacun travaille à se débarrasser de sa carapace de glaise; ursus, revenu à la lumière, ne se vante pas de son exploit solitaire. Les quelques provisions emportées sont mises à la disposition de tous, et après une première distribution d'oeufs durs, comme il en reste, ursus demande " je peux en prendre un deuxième ? ", j'ai envie de rire : quinze mètres d'ascension libre et deux oeufs durs ( le deuxième par faveur spéciale ) - c'est impayable - Je dis "Bien sûr ! " et comme toute peine mérite salaire j'ajoute " tu me tracteras encore ? " un mince sourire un peu méfiant accueille cette boutade. Qu'a donc ce garçon taciturne et que cherche-t-il dans sa quête souterraine ? Qu'est-ce qu'un spéléo ?

Peu de paroles, il faut ramasser le matériel et il faudra le nettoyer, pour bien faire une descente à la rivière s'impose, certains auront le courage de l'effectuer de nuit, d'autres utiliseront les installations du camp, c'est beaucoup moins commode et beaucoup plus fatigant.

La conclusion de l'expédition ne se tirera que le lendemain : " Tu vois, dit un garçon, ce trou, c'est un trou à refaire, c'est à étudier " ( tant il est vrai que la fin de l'homme c'est de vaincre. )

Plus tard encore le trou prendra ses dimensions : " Tu sais, dira un autre, la dernière salle que nous avons pu atteindre, c'était vraiment grandiose, deux diaclases recoupent celle où nous nous trouvions. Ca vaudrait vraiment la peine... "

